



Le Rossai proclamé Sultan des Ouyambas.

Il réfléchit profondément pendant quelque temps.

— Il y a peu de choses à faire... Si je dis la vérité, ce bêtire d'Anglais n'en croira rien... Comment faire pour éviter la potence?... Si je ne parviens pas à tisser quelques mensonges bien sentis, je me balancerai bientôt à un tissu de chanvre, et je pousserai la langue contre mon gré.

Les deux heures s'étaient écoulées.

Tarara parut, et apprit à Monsieur Limiet, qui s'en serait bien passé, que Mister Steadily l'attendait.

La corde qui liait les jambes du malheureux détective fut desserrée, et au bout de quelques minutes notre héros se trouva en présence de l'Anglais.

— Avez-vous réfléchi ? fit ce dernier. Êtes-vous disposé à me dire la vérité.

— Toute la vérité ! fut la réponse.

— Vous êtes le domestique de Lord Astry ?

— Comme vous le dites, de lord Astry.

— Et que venez-vous faire ici ?

— Vous tuer.

— Je n'en ai jamais douté.

Limiet faillit répondre.

— En ce cas, à quoi bon le demander.

Mais il se figurait déjà se voir balancer à une cravate de chanvre, qui n'attendait que lui, et il se borna à dire :

— Cela démontre votre clairvoyance, Monsieur. J'ai donc avoué, faites de moi ce qu'il vous plaira...

— Non, non, reprit l'Anglais, il faut que j'en sache plus. Pourquoi le lord vous a-t-il donné l'ordre de me tuer et pourquoi n'avez-vous pas exécuté cet ordre ?... Ces derniers jours l'occasion ne vous a pas manqué.

Limiet prit un air dubitatif.

— Oui, pourquoi Astry m'a-t-il ordonné de tuer cet homme ? Si je savais ça, il y aurait peut-être encore moyen de me sauver.

Il ne répondit point.

Les yeux de Mister Steadily étincelèrent, et d'un ton narquois, qui décelait malgré lui de la colère, il lui dit :

— Voulez-vous que je vous le dise ?

— Je vous en prie, dit Limiet.

Il était sincère en disant cela.

Malgré sa situation précaire, il était curieux de savoir pourquoi ce lord inconnu voulait la mort de Steadily.

— Pour me dérober mes plans et mes papiers, après m'avoir réduit à l'impuissance.

— Vous savez donc tout ! s'écria Limiet d'un ton fort naturel.

L'Anglais ricanna.

Pendant quelques minutes, il se promena de long en large dans la tente et finit par s'arrêter tout à coup devant Limiet :

— Avez-vous mérité la mort ?

Limiet était persuadé de ne point l'avoir méritée, mais il lui fallait peser chacune de ses paroles. Il répondit donc :

— J'ai perdu la partie, Mister. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

De nouveau, Mister Steadily se promena de long en large dans la tente.

— Eh bien, finit-il par dire, je veux prouver que je ne suis point tombé aussi bas que lord Astry... Je ne vous ferai point tuer !

Je veux même vous rendre la liberté...

— *Je vous remercie, Mister!*

— Vous comprendrez aisément qu'il est impossible que vous restiez en notre société.

— Evidemment, reprit Limiet, qui délivré de la perspective de la cravate de chanvre, avait repris toute sa liberté d'esprit et sa bonne humeur.

— Je pourrais vous abandonner seul ici, mais ce serait la mort, pour vous... Je veux donc agir autrement... Dans le premier village que nous rencontrerons, je vous mettrai au pouvoir du chef, que je paierai pour vous garder prisonnier durant trois semaines, pour vous mettre ensuite en liberté... Je suppose qu'il vous sera possible de retrouver seul la route de Boma. Dans le paquet que vous avez porté fort courageusement jusqu'ici, j'ai trouvé assez d'étoffes pour que vous puissiez acheter un guide qui vous conduira à la côte... J'ai seulement pris la précaution d'annexer vos deux revolvers... Vous connaissez mes intentions à votre égard, et si vous revoyez jamais Astry, dites lui comment je me suis conduit dans ce désert, envers son complice, qui était complètement en mon pouvoir...

— C'est sublime ! dit Limiet ..

— Un mot encore... Si je vous rencontre jamais, fût-ce dans une forêt vierge ou dans une rue d'une capitale populeuse, je vous brûle la cervelle... Je vous le jure...

Steadily sortit de la tente et Tarara reparut pour reconduire Limiet dans sa cellule, où il lui lia de nouveau les jambes en attirant son attention sur le fait qu'une sentinelle était postée devant la prison improvisée.

Lorsqu'il fut seul, Limiet poussa un profond soupir.

— Si je rencontre jamais ce lord Astry, s'écria-t-il, je lui tords le cou... En voilà un infâme bandit !

Dix mètres de laiton...

Mister Steadily avait tenu parole...

Au premier village que la caravane toucha, Monsieur Limiet fut livré pieds et poings liés au chef, qui reçut de multiples présents...

Mister Steadily convint en même temps avec le négre que le prisonnier ne serait remis en liberté qu'un mois après le départ de la caravane.

Au moment où cette dernière allait continuer sa route, Mister Steadily alla retrouver l'émule de Sherlock Holmes, qui envisageait l'avenir sous des couleurs fort sombres...

— Je viens prendre congé de vous, lui dit-il. Parlez lord Astry aussi tôt que possible, et dites-lui que je le maudis de toutes les forces de mon âme... Dans votre propre intérêt, j'espère ne plus vous revoir... Adieu...

— Adieu, reprit Limiet.

Et il ajouta dans son for intérieur :

— Et que le premier lion que vous rencontrerez puisse vous dévorer !

Durant quelques jours, la caravane poursuivit sa route sans encombre.

Elle dut gravir une haute montagne, au versant escarpé.

Lorsqu'elle parvint au sommet, l'on aperçut dans la vallée un gros village, qui semblait posséder de nombreux habitants.

— Voilà la résidence du grand sultan des Ouyambas, dit Tarara. C'est un chef puissant et redouté, dont les terres sont très étendues. Si nous parvenons à en faire un ami, nous saurons voyager longtemps sans crainte d'ennuis.

— Nous tâcherons de nous attirer ses bonnes grâces, répondit Steadily. L'appui d'un potentat si puissant n'est pas à dédaigner.

Arrivés au pied de la montagne, nos voyageurs établirent leur camp.

Tarara avait fait établir les tentes sur une colline, qui se dressait dans la plaine.

— Il nous faudra séjourner quelque temps ici, dit-il, car la saison des pluies, qui dure fort longtemps, va commencer, et il n'est pas possible de voyager, alors. Pour éviter que des animaux féroces ne s'introduisent, la nuit, dans le camp, il nous faudra également construire une clôture... Cela nous aidera à tenir les Ouyambas à distance respectueuse, car ce sont des gaillards fort curieux de leur nature.

— Arrangez tout pour le mieux, dit Steadily. Vous savez que j'ai pleine confiance en vous. Je vous charge de tout, mais je saurai vous récompenser.

Nos amis s'occupaient de déballer les tentes, lorsqu'ils aperçurent une troupe de noirs qui quittaient le village et s'approchaient de l'emplacement qu'ils avaient choisi.

Les noirs demandèrent à parler au chef.

Amenés en sa présence, ils l'invitèrent à venir rendre visite à leur maître, le puissant sultan.

L'Anglais, à qui Tarara servait d'interprète, promit de se rendre dans une demi-heure à cette invitation.

Sur ce, les délégués du potentat nègre remirent au blanc quatre moutons et deux paniers de fruits.

Lorsqu'ils se furent éloignés, Tarara dit :

— Cette invitation veut dire que le sultan s'attend à ce que vous lui payiez sans retard le droit de passage, et royalement.

— Ils ont une manière très agréable de vous faire comprendre cela.

— Oui, mais malheur à vous si vous ne rendez pas immédiatement à cette aimable invitation !

Une heure après, ils reviendraient, avec des présents de moindre valeur, pour dire que le sultan vous attend... Si vous ne rendez pas encore cette visite, il pleurerait bientôt des flèches, qui vous dirait que la patience des sultans, mêmes noirs, a des bornes.

— Le dernier avertissement avant les poursuites, dit Taupin.

— Si je puis vous donner un bon conseil, dit Tarara, faites vous accompagner de tous vos soldats.. Non pas que vous ayez à craindre des embûches dans le village, mais cela fera impression sur le sultan.

— Allons donc immédiatement, dit Mister Steadily. Rassemblez les hommes. Taupin portera le drapeau.

A quelques instants de là, le petit cortège se mit en marche.

Le domestique marchait en tête, l'étendard britannique en mains. Derrière lui s'avançaient quelques soldats... Puis venaient Mister Steadily, le Rossai et Jeannot, assis sur leurs mulets.

Le cortège était fermé par Tarara, qui conduisait une vingtaine de soldats et de porteurs.

Toute la population du village s'était portée en dehors de l'enceinte afin de voir le sultan blanc.

Quant au sultan des Ouyambas, il s'était posté sur la place du village, où l'on apercevait plusieurs cases, reliées à une plus grande habitation, et qui formaient, sans doute, le palais royal.

Le sultan avait pris place sur un petit monticule, sous un palmier.

Autour de lui s'étaient rangés quelques gaillards robustes, habillés de chiffons multicolores, et parés de bracelets en laiton...

C'étaient sans doute les dignitaires de la cour...

À gauche, quelques nègres moins vêtus se trouvaient accroupis devant autant de boîtes en fer blanc, sur lesquelles ils tapaient avec des bâtonnets, faisant un tapage épouvantable...

Dès que les visiteurs parurent sur la place, un grand silence se fit instantanément, interrompu seulement par le bruit des pas...

Mister Steadily s'approcha jusque près du trône du sultan.

Il s'inclina, et leva son casque.

Le sultan ne bougea pas. Aucun muscle de son visage ne décela la moindre émotion. Il avait l'air d'une statue de bronze.

— Sa Majesté n'est pas très polie, dit Steadily.

— Il se conforme aux habitudes, dit Tarara. Vous verrez bientôt que ce calme n'est qu'apparent. Que dois-je lui dire ?

— Que je viens le saluer et lui souhaiter tout ce qu'il peut désirer... mais aussi que ces souhaits doivent être réciproques et que s'il conserve cette attitude immobile, tandis qu'un sujet britannique se trouve devant lui et le salue, je quitte immédiatement la place.

Tarara dit quelques paroles au sultan, et celui-ci répondit par quelques phrases.

— Il nous souhaite la bienvenue, dit le conducteur et vous demande si ses présents ont été bien accueillis.

— C'est dire que je dois lui présenter les miens, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et bien, présentez-les lui.

Les présents du blanc furent étalés devant le roi nègre.

Tout comme Tarara l'avait prédit, le chef perdit bien vite son immobilité et aussi sa dignité.

Il s'élança de son trône et examina de près les pièces d'étoffes, les perles en verroterie, et les fils de laiton qui furent étalés devant lui sur une caisse.

Ses yeux étincellaient. Il montra les dents, sans que l'on pu démêler s'il souriait ou s'il ricannait.

Il se tourna vers Tarara et lui dit quelques mots.

— Le sultan demande au moins autant de fil de laiton que vous lui offrez, traduisit l'interprète.

— Il est en avance sur la civilisation... En Europe nous ne sommes pas habitués à fixer nous-mêmes la valeur des cadeaux que nous désirons que l'on nous fasse.

— N'oubliez pas, maître, qu'il s'agit en somme d'un droit de passage.

— Je le considère comme présent, et s'il n'est pas satisfait, il n'a qu'à s'adresser autre part.

— Il est fort dangereux de ne pas consentir à ce qu'il demande.

— Le type ne me revient pas. Je ne donne pas un mètre de fil de laiton en plus.

— Soyez sur vos gardes, maître.

— M'avez-vous compris ? reprit l'Anglais d'un ton très froid, de façon à faire comprendre à Tarara qu'il était inutile d'insister.

Une longue conversation s'établit entre le guide et le sultan.

Celui-ci avait pris un ton très animé, et l'on pouvait apercevoir à ses manières et à son intonation qu'il n'en démordait pas.

— Je le comprends, sans savoir ce qu'il dit, dit Steadily. C'est bien, j'ajoute encore dix mètres.

— J'allais encore vous le conseiller, dit Tarara, et il fit part de cette nouvelle au potentat noir.

Celui-ci considéra un instant le laiton, sans ajouter une parole. Puis il le prit et le soupesa.

Puis il secoua la tête et dit encore quelques mots au guide.

— Il n'est pas encore satisfait, maître... Il prétend qu'un aussi puissant seigneur que vous doit payer bien plus... Il désire le double de laiton...

— Dites lui que je lui souhaite le bonjour, dit Steadily qui tourna le dos au sultan, et quitta la place, suivi des siens.

Tarara resta seul auprès du sultan, sans doute pour tâcher d'arranger les choses avec les marchandises que Steadily avait abandonnées.

— Figurez vous, dit Steadily au Rossai, que ce gaulard n'est pas encore satisfait avec ce que je voulais lui donner... Il désire encore dix mètres de fil de laiton.

— Il a peut-être l'intention d'éclairer son palais à l'électricité, s'écria le Rossai.

— Je crois qu'il est aussi perfide que noir, dit Taupin. Et tous ces moricauds qui l'entouraient semblent l'égaliser. Il y en avait un qui me regardait comme s'il voulait m'avaler. Je finirais par lui donner les dix mètres, Monsieur.

— Vous ai-je demandé votre avis, Monsieur Taupin ?

— Non, Monsieur.

— Désirez-vous payer vous même les dix mètres que ce moricaud réclame ? S'il en est ainsi, je...

— Non, non ! s'écria Taupin. Fût-ce pour un mouton ! J'ai déjà encouru plus d'amendes que je ne puis gagner en deux mois.

— En ce cas, veuillez ne pas vous mêler de ce que je fais.

Ils avaient déjà rejoint le camp depuis longtemps, lorsque Tarara parut :

— Il n'y a rien à faire, dit-il. Le sultan dit qu'il fixe le droit de passage comme il l'entend et que si vous ne le payez pas immédiatement, qu'il faut quitter le pays au plus vite.

— J'y suis, j'y reste, dit Steadily. N'en parlons plus. Faites établir le camp, et, si nous le pouvons, nous prouverons à ce moricaud, à ce voleur, qu'un Anglais est libre d'aller où il veut.

Le guide parut mécontent, mais il sembla comprendre que rien ne ferait changer son maître d'avis.

Il donna immédiatement ordre aux soldats et aux porteurs d'entourer le camp d'une solide barrière.

L'on travailla de bon cœur, car tout le monde comprenait qu'il y allait de la sécurité de tous.

Une heure après, six délégués du sultan s'approchèrent du camp.

Ils apportaient du gibier et des œufs, pour le blanc, et demandèrent, de la part du sultan, s'ils pouvaient emporter le laitou qui faisait l'objet du litige.

Lorsque Steadily apprit ce que les noirs demandaient, son calme habituel l'abandonna et il dit à Tarara.

— Dites-leur que le sultan aille se faire lanlaire, et s'il ose encore envoyer au camp une troupe de ces moricauds, que je les lui renverrai avec les oreilles coupées. Il comprendra que je suis au courant des mœurs du pays.

— C'est une déclaration de guerre, dit le guide.

— Soit.

— Toutes les tribus des Ouyambas deviendront nos ennemis.

— Nous deviendrons les leurs.

— Nous serons battus !

— Ou nous leur donnerons une leçon qui leur apprendra à ne plus nous inquiéter... Nous avons tous des fusils, et dans mon coffre j'ai, au surplus, quelque chose qu'ils verront avec peu d'agrément, s'ils ne se tiennent pas cois. Je ne veux d'ailleurs plus perdre mon temps à de pareilles bagatelles.

Tarara quitta la tente de son maître et les noirs, munis de la réponse du blanc, se dirigèrent vers le village.

Lorsque la nuit vint, l'enceinte du camp était solidement con-

struite, et Tarara plaça diverses sentinelles derrière la clôture, formée de troncs d'arbres et de lianes.

Heureusement, à deux heures de là, il se mit à pleuvoir, et comme cette pluie allait persister plusieurs jours, Steadily et ses hommes n'avaient provisoirement rien à redouter des habitants du village, attendu que ceux-ci ne paraîtraient pas tant que la pluie durerait...

— Mais une fois la pluie finie, dit Tarara. Nous en aurons des nouvelles.

— Que feront-ils donc ? demanda le Rossai.

— Ils nous attaqueront !

— Armés de flèches, de lances et de couteaux ?

— Parfaitement !

— Mais nous avons des fusils, qui portent à cinq cents mètres...

— Cela ne les empêchera de livrer assaut.. Ils seront à plusieurs centaines et nous périrons sous le nombre... Du haut de leur montagne, ils peuvent nous cribler de flèches.. Tâchez de décider le maître à leur donner ce qu'ils demandent, dès que la pluie aura cessé de tomber.. Je me demande ce que cela lui ferait ?..

— Il est si riche ! Et cela ne diminuera pas de beaucoup ses richesses... mais il est entêté comme tous les mulets de la terre, et nul ne saura le décider à faire porter au village fût-ce un mètre de laiton. Il n'y a pas de doute à cela, Tarara !

— Nous le payerons cher.

— Attendons la fin.

— Il le faudra bien ! Et s'il est écrit que nous mourrons ici, il n'y a rien à faire !

— S'ils parvenaient à nous vaincre, nous mangeraient-ils, Tarara ?

— Non, les Ouyambas ne sont pas des antropophages... Les hyènes se chargeront de ce soin.

— Je crois plutôt qu'ils auront à dévorer quelques Ouyambas... Si Mister Steadily n'était pas sûr de son fait, il ne pousserait pas les choses si loin !

— Il ne les connaît pas, ces gaillards !

Durant la pluie, la vie que nos amis menaient dans le camp était fort monotone.

Personne ne quittait les tentes, qui, heureusement, étaient imperméables.

Mister Steadily, sans dire un mot des Ouyambas, travaillait et chiffrait dans sa tente, aussi paisiblement que s'il se fut trouvé dans son atelier de Paris ou de Mustafa.

De temps à autre, il inscrivait quelques centimes d'amende pour Taupin, qui jouait interminablement aux cartes avec le Rossai, et

qui ne se précipitait pas toujours avec la vélocité nécessaire, dans la tente du maître, lorsque celui-ci le sonnait.

Jeannot apprenait des mots d'anglais dans un dictionnaire que Taupin lui avait procuré... Il lui arrivait parfois de jouer une partie de cartes avec ses deux amis.

Il arrivait aussi que Steadily venait regarder les joueurs, tout en fumant sa pipe, au grand effroi de Taupin... Car le maître avait inventé une sorte de pari, et le domestique courait sans cesse la chance de voir disparaître son salaire, fortement diminué déjà par les amendes qu'il encourait.

D'habitude, Steadily prenait Taupin, comme il disait, à vingt contre cinq.

Le domestique n'en comprenait pas grand chose... Mais il savait bien que lorsqu'il parvenait à gagner, le maître lui donnait immédiatement vingt francs, tandis que dans le cas contraire, il lui réclamait un franc.

Comme c'était d'habitude le Rossai qui était le vainqueur, le domestique y perdait...

Mister Steadily dépensait sans compter, mais, s'il agissait de ces paris ou d'amendes, tout était noté fidèlement et retenu impitoyablement du salaire mensuel.

Il sera donc facile de comprendre que Taupin suait parfois sang et eau en jouant aux cartes, comme s'il eut accompli une besogne pénible.

Six semaines passèrent ainsi, qu'ils passèrent dans le camp, ou mieux, dans la tente étroite.

Enfin, certain matin, la pluie cessa de tomber et le soleil parut au ciel.

— Soyons sur nos gardes, à cette heure, dit Tarara, car je puis vous assurer que le sultan, en apercevant notre camp, pensera à son fil de laiton.

De nouveau, des sentinelles furent placées derrière la clôture, mais rien ne bougea dans le village nègre.

On eut dit qu'il était complètement dépeuplé.

— Cela ne présage rien de bon, dit le guide. Ils se préparent à la lutte. Ils n'osent rien tenter, de jour, mais nous pouvons nous attendre à une visite nocturne.

Dans l'après-midi, Mister Steadily, accompagné du Rossai et de Tarara, décidèrent d'aller à la chasse.

La montagne devait être giboyeuse.

Le camp fut laissé sous la surveillance de Taupin et de Jeannot.

Les sentinelles reçurent ordre de tirer sur quiconque voudrait s'approcher du camp.

Ils avertiraient en même temps, par là, les chasseurs qu'il y avait du danger, et les amis se proposèrent de ne pas trop s'éloigner du camp, afin de pouvoir rejoindre celui-ci à la première alerte.

Jeannot et Taupin se trouvaient dans la tente, sans songer à rien de mal, tandis que Toba, le chef de la seconde caravane, que Steadily avait conservé à son service, ne soupçonnant pas que le nègre s'était laissé acheter par Limiet, se glissait, avec mille précautions, dans la tente de Steadily.

Il en ressortit, chargé d'une petite caisse, qu'il déposa en dehors du camp.

Aidé d'un autre nègre, qui avait guetté, il porta la caisse dans la tente des porteurs, qui y étaient tous rassemblés et l'attendaient.

L'on ouvrit la caisse et une douzaine de bouteilles apparurent.

C'était du whisky, de l'alcool anglais, dont Steadily prenait parfois un verre, imité en cela par Taupin, qui, néanmoins, ce faisant, prenait soin de ne pas être aperçu.

Les bouteilles furent décapitées et les noirs se mirent à boire goulument le dangereux liquide.

Bientôt, ils furent tous ivres, et se mirent à faire les contorsions les plus grotesques.

On eut juré une bande de singes... Ils criaient, hurlaient, se jetaient sur le sol pour se redresser ensuite, titubaient et s'enlajaient, pour tomber finalement sur le sol...

Taupin sortit au bruit qu'ils firent...

La caisse éventrée et les bouteilles ouvertes lui firent deviner immédiatement ce qui c'était passé.

Il s'élança vers la tente où se trouvaient les soldats qui devaient faire le guet, la nuit...

Les soldats avaient reçu leur part... La tente offraient le même spectacle que celle des porteurs.

En dehors de quelques sentinelles, tous les noirs étaient ivres... La plupart d'entre eux gisaient à terre, ivres comme toute la Pologne.

— Que faire ?

— Avertir immédiatement Mister Steadily, dit Jeannot. Je vais prendre mon fusil.

Il joignit l'action à la parole et tira deux coups de feu en l'air.

Quelques minutes après, l'Anglais, le Rossai et Tarara rejoignirent le camp en courant à toutes jambes.

Toute explication eut été superflue.

La vue des noirs ivres-morts en dit long.

— Ils me le paieront ! s'écria Steadily. Demain, chacun vingt coups de lanière !

— Ils les auront, bien comptés, dit Tarara, si nous sommes en mesure de les leur appliquer.

— Et pourquoi ne serions nous pas en mesure ?

— Si les Ouyambas viennent nous rendre visite cette nuit nous sommes perdus.

— Nous veillerons tous ! Et s'ils osent entreprendre une attaque je suppose qu'ils n'y reviendront pas de sitôt. Ne craignez rien. Je vous assure qu'ils ne feront aucun mal cette nuit.

J'ai su ce que je faisais, et cinq hommes suffiront à les mettre en fuite.

Tarara avait l'air incrédule.

— Demain, nous ne verrons plus la lumière du soleil, murmura-t-il.

Des que la nuit tomba, Mister Steadily, le Rossai, Taupin et Jeannot allèrent rejoindre les sentinelles qui veillaient derrière la clôture du camp.

Le maître fit faire une ouverture dans l'enceinte, dans la direction du village, et y plaça un objet qui semblait être un phonographe.

— Cela nous vaudra plus que tous nos fusils, dit-il. Je voudrais même que ces amateurs de fils de laiton parussent pour pouvoir éprouver mon appareil.

Il faisait noir comme dans un four.

Rien ne bougeait.

Deux heures environ s'écoulèrent.

Tout à coup un cri, semblable à celui d'un fauve, retentit dans la plaine, et fut suivi par cinq, six cris analogues.

— Ce sont des hyènes, dit Taupin.

— Non, ce sont des Ouyambas, reprit Tarara. Ce n'est pas là le cri d'un fauve, c'est un cri humain.

— Croyez-vous ? demanda Steadily.

— J'en suis sûr. Mais nous serons vite fixés.

— Apprêtez vos armes.

Au-dessus de la clôture il se fit tout à coup un bruit, comme celui provoqué par un vent violent.

— Ce sont des flèches, dit Tarara. L'attaque commence et nous ne pouvons pas même apercevoir nos ennemis.

— Qui dit cela ? demanda Steadily plus calme que jamais.

Il mit la main sur l'appareil qui se trouvait devant lui et tout à coup un jet de lumière éclaira la plaine devant le camp.

— Allons, visiez maintenant, et tirez !

Une centaine d'Ouyambas se trouvaient éclairés par le jet de lumière.

Ils se trouvaient à une vingtaine de mètres du camp, prêts à faire usage de leur arc et de leurs flèches.

Un moment, ils semblèrent anéantis par cette lumière étincelante qui venait les éclairer si subitement.

Ils ne se rendaient pas compte de ce qui se passait.

Tout à coup, une douzaine de coups de feu retentirent, et autant de nègres tombèrent.

Quelques secondes plus tard, le réflecteur électrique de Mister Steadily n'éclairait plus un seul nègre sur toute la plaine.

Ils s'étaient enfuis comme des lièvres vers le village, où ils se croyaient en sûreté.

— Qu'en dites-vous ? demanda Steadily au conducteur stupéfait.

— Si vous employez la magie, vous les tiendrez à distance ! répondit Tarara.

— Pour empêcher qu'ils reviennent à l'improviste, nous éclairerons toute la plaine, cette nuit. Que personne ne touche à l'appareil. Bonsoir.

Et Mister Steadily se rendit vers sa tente.

Les autres firent bonne garde.

Un étrange spectacle se déroulait devant leurs yeux, car mille insectes de formes et de dimensions multiples dansaient dans le rayon électrique, qui n'éclairait plus un seul Ouyamba.

— Ils savent maintenant que nous sommes maîtres de la nuit et que nous disposons d'une force terrifiante. Ils vont tâcher maintenant de nous attraper durant le jour... Le mieux serait de filer au plus vite d'ici, de passer de nouveau la montagne et de continuer le voyage bien au delà, par un autre pays. Nous devons décider le maître à faire cela, et j'espère qu'il n'aura pas d'objections à formuler... Il n'est pas venu au Congo pour combattre les Ouyambas.

— Qui sait ? dit le Rossai. Il fait parfois de si drôles de choses.

Le lendemain, lorsque les porteurs et les soldats se réveillèrent de leur ivresse, ils ne purent se figurer ce qui s'était passé.

L'alcool les avait complètement abrutis.

Mais Tarara leur fit comprendre ce qui s'était passé et il s'écoula deux heures avant que chacun eut reçu les vingt coups de lanière que l'Anglais leur avait promis.

Ces coups de lanière furent appliqués par les sentinelles qui, durant la nuit, avaient dû défendre le camp, et, comme la vie de ces braves avait été menacée, ils ne firent grâce d'aucun coup et y allèrent de bon cœur.

Mister Steadily eut voulu savoir qui s'était rendu coupable du vol, mais aucun des nègres ne souffla mot là-dessus.

Dans l'après-midi, Tarara vint trouver le maître dans sa tente.

— Je crois, dit-il, que les porteurs fomentent une émeute, et que les soldats qui ont fait connaissance avec le fouet, sont

disposés à les seconder.

— Cela est grave.

— Très grave, c'est pourquoi je viens vous avertir.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Lever immédiatement le camp et retourner sur nos pas.

Nous nous rendrons alors maîtres des émeutiers et n'aurons au surplus rien à craindre des Ouyambas qui finiront, si nous restons ici, par nous jouer un vilain tour, qui réussirait sûrement, si nous avions encore à combattre nos propres hommes.

Mister Steadily réfléchit un instant.

— Je crois que vous avez raison, dit-il. Ordonnez immédiatement de reprendre le voyage.

Le conducteur s'éloigna.

Il revint au bout de quelques minutes.

— Les hommes refusent tout service, dit-il.

— Ah ? Je voudrais voir cela.

Lorsque l'Anglais sortit de la tente, les porteurs et les soldats étaient rassemblés devant la tente et faisaient entendre de sourdes rumeurs.

— Ordonnez le silence, dit Steadily.

Tarara obéit, mais les rumeurs ne cessèrent point.

— Dites à cet individu d'emballer la tente.

Tarara transmit l'ordre.

Le nègre ne bougea point.

L'Anglais, qui avait déjà appris quelques mots congolais, s'adressa lui-même au porteur et lui enjoignit de se mettre à l'œuvre.

L'homme conserva son immobilité.

— Qu'on le fasse prisonnier.

Deux soldats saisirent le rebelle.

En ce moment, l'un des soldats qui faisait cause commune avec les émeutiers, dirigea le canon de son fusil vers Mister Steadily.

Celui-ci avait aperçu le mouvement.

Il saisit son revolver et une seconde après une détonation retentit et le soldat tomba à terre, baignant dans son sang.

— J'en fais de même avec le premier qui refusera de travailler !

Cette menace, transmise aux émeutiers par Tarara, sembla avoir un effet salutaire.

Sans que le guide eut à donner un ordre, tout le monde se mit au travail.

La révolte était domptée.

Deux heures après, toute la caravane se mit à gravir la montagne, d'où nos voyageurs étaient descendus dans le pays des Ouyambas, où ils avaient vu, par deux fois, la mort de bien près.

Ils se flattaient déjà d'avoir échappé à tout danger, et Steadily

s'entretenait déjà avec Tarara au sujet de la route que la caravane devait suivre, lorsque tout à coup, une formidable clameur s'éleva derrière eux et une pluie de flèches vint s'abattre sur eux.

C'étaient les Ouyambas.

Les noirs avaient passé toute la nuit et une partie du jour en embuscade aux environs du camp.

Ils soupçonnaient que les blancs graviraient la montagne pour se soustraire à leur vengeance.

Ils avaient suivi la caravane le long des broussailles, et cette fois ils se décidaient à attaquer.

Une grande confusion se mit dans les rangs des hommes de Steadily.

L'attaque avait été si imprévue que la plupart des soldats perdirent leur sang-froid.

Après avoir déchargé leur fusil, ils s'enfuyaient et disparaissaient dans la forêt, si une flèche des ennemis ne venait pas interrompre leur course.

Les porteurs laissèrent échapper leur fardeau et s'enfuirent également.

Les blancs se défendirent avec toute l'énergie du désespoir, mais à quoi bon ?

Lorsqu'ils s'aperçurent que tous les noirs s'enfuyaient, ils crurent leur dernière heure arrivée et se dirent adieu.

— Sauve qui peut ! s'écria Steadily.

Il se jeta dans les broussailles.

Jeannot suivit son exemple.

Quant au Rossai, à Tarara et à Taupin, ils avaient encore rechargé leur revolver et se défendaient de leur mieux.

Ils n'avaient pas vu que le maître et Jeannot avaient disparu.

Une fois leurs cartouches épuisées, il n'y eut plus moyen de fuir.

Ils étaient entourés par une multitude de nègres.

Tout en criant comme des sauvages qu'ils étaient, les Ouyambas s'élançèrent sur nos trois héros et les points de plusieurs lances menaçaient déjà leur poitrines.

Mais le sultan s'élança vers le groupe.

Un geste fit rabaisser les lances.

Ensuite, il donna un ordre bref.

Taupin, le Rossai et Jeannot furent saisis par des mains puissantes, enlevés de terre et transportés au village où ils furent enformés dans une étroite lutte, séparés les uns des autres.

La guerre pour les dix mètres de fil de laiton se terminait par la victoire des Ouyambas.

Le butin fut transporté au village.

Les nègres mirent le feu à la clôture du camp de Steadily.

Comment était-il possible que les nègres eussent entrepris une guerre sans merci, pour une pareille futilité ?

N'oublions pas qu'il s'agissait de tribus peu civilisées, et n'oublions pas que dans notre pays une guerre de cent ans fut entreprise... pour une vache !

CHAPITRE 17.

Le nouveau sultan des Ouyambas.

Les huttes, où l'on avait enfermé le Rossai, le guide et Taupin, avaient cet avantage sur nos prisons d'Europe, qu'elles n'étaient pas complètement fermées, que la lumière y pénétrait à flot, que les prisonniers entendaient tous les bruits d'alentour, et qu'ils savaient donc se rendre à peu près compte de ce qui se passait, et qu'ils savaient s'il faisait jour ou nuit.

Tarara ne se faisait aucune illusion sur le sort qui les attendait.

— Les noirs, après avoir inspecté le butin, dit-il feront un grand festin. A cette occasion, ils s'amuseront à nous martyriser quelque peu... Ils nous lieront à un arbre, où nous servirons de cibles aux jeunes nègres. Ils nous arracheront la langue, nous couperont les oreilles et le nez... nous crèveront les yeux... nous couperont les mains... et, si nous ne sommes pas encore morts après cela, nous ne tarderons pas à trépasser...

C'était écrit.

— Quelques heures d'angoisse à passer, et tout serait fini.

— Je l'ai prédit au maître.

— Dix mètres de fil de laiton, et nous aurions passé tout le pays des Ouyambas sans être inquiétés...

Les blancs ont parfois des idées saugrenues, et font les affaires d'étrange sorte..

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
